



Les enfants du Hasard¹

PAR MARIE-FRÉDÉRIQUE LORANT,
PERMANENTE CIEP COMMUNAUTAIRE

Qu'est-ce qui m'amène à pousser les portes d'un cinéma à Charleroi pour visionner *Les enfants du Hasard* de Thierry Michel et Pascal Colson? Notamment mon désir de clarifier les pratiques pédagogiques favorisant l'émancipation des publics d'adultes en formation. Mais ce film ouvre de multiples autres portes: le passage de l'enfance à l'adolescence, l'histoire ouvrière et de l'immigration, des questions identitaires et religieuses. Seuls quelques-uns de ces sujets seront abordés ici.

Le film nous plonge dans la vie d'une classe de 5-6^{ème} primaire de Cheratte², orchestrée de main de maître par une institutrice peu commune, Brigitte. Nous parcourons avec eux leur année scolaire depuis la rentrée des classes jusqu'à la remise officielle de leur diplôme. Le film

a suscité chez moi des émotions diverses. On y voit des pratiques pédagogiques variées qui produisent, selon les cas, plus ou moins de succès.

CE QUI NOUS RAPPROCHE...

La critique peut sembler facile à l'égard de ceux qui s'exposent, cinéaste, institutrice, enfants, familles. Ma posture se veut respectueuse. La bienveillance n'empêche pas l'expression des désaccords. À l'instar de Brigitte, qui a un style bien à elle, alliant aussi bien les gros yeux, la théâtralisation de ses coups de gueule et le respect inconditionnel de la personne, j'adopte cette position du respect inconditionnel et du désaccord. Pour le réalisateur, ce film a le mérite de susciter le débat. Passer à côté de celui-ci serait du gâchis. C'est à travers les débats, comme ceux provoqués par Brigitte dans sa classe, que nous nous aidons à grandir les uns les autres. Comme l'écrit Paolo Freire, «Personne n'éduque autrui, personne ne s'éduque seul, les hommes s'éduquent ensemble par l'intermédiaire du monde». Le débat nous permet de développer notre pen-

sée et notre compréhension complexe du monde.

Je voudrais éviter dans cet exercice d'adopter la position haute de certains pédagogues, qui, au terme de la projection, déclaraient «qu'il s'agissait là de pratiques dignes du XIX^e siècle!». Quel paradoxe ces joutes oratoires blessantes de la part de personnes qui traitent des facteurs d'apprentissage. Cette lecture à l'emporte-pièce est binaire là où une analyse fine est nécessaire. Selon Edgar Morin, une des difficultés de l'enseignement aujourd'hui est que la vocation des enseignants s'est dissoute au profit de la professionnalisation³. Point de dissolution chez cette institutrice! Comme chacun-e d'entre nous, elle est faite d'ombre et de lumière. Sa vocation à l'évidence est en pleine lumière. L'air de rien, elle éveille les consciences, donne le goût de chercher à comprendre le monde, participe à construire la confiance en soi chez ses élèves. Au détour d'un dessin ou d'un événement, elle pratique, avec doigté et abondance, l'art du questionnement et de la maïeutique: «Toi t'as fait de l'art, comme Picasso. Tu connais Picasso?», «Ceux qui ont fait les attentats, ils sont musulmans comme vous, non?».

Me reviennent les propos de l'islamologue français Rachid Benzine, au lendemain des attentats de Bruxelles: «Quand on ne connaît pas son histoire, on se raconte des histoires et ça finit par faire des histoires...». Cela n'est pas seulement vrai pour l'une ou l'autre communauté, il s'agit d'un principe universel. La pédagogie de projet menée par l'institutrice autour de l'histoire commune qui unit le charbonnage et les familles des enfants de la classe, constitue à fois une application de cette maxime et de la «désegmentarisation» des savoirs (histoire, géographie, français, etc.) au profit d'une approche holistique. On découvre les différentes étapes du projet: situation géographique et historique de Cheratte, élaboration d'un questionnaire et interviews des grands-parents, visite conjointe entre les générations du site délabré de l'ancien charbonnage, descente dans une mine pédagogique, production d'un arbre généalogique et de leur propre ligne du temps. Quelle émotion que de les entendre énumérer les étapes qui ont compté dans leur vie, sources d'individualisation et de confiance en soi. L'émotion me traverse aussi en voyant ce mineur retraité visitant son ancien charbonnage être confronté à l'impermanence de la vie. Je partage avec cette institutrice une autre croyance pédagogique, favorisant la réussite scolaire des enfants issus de mi-





© REPORTAGE PHOTO & 91

© DANIEL CORNESSE

lieu populaire, celle de l'alliance sacrée entre les enseignants et les familles. Elle est composée de bienveillance mutuelle et d'attente forte à l'égard des élèves. «Ils sont tous en mesure de réussir leur CEB» déclare Brigitte à la réunion de parents. Il m'est arrivé de rester sans voix devant les propos tenus par d'autres enseignants au sujet des parents, les accusant de faire preuve de désintérêt à l'égard de la scolarité de leurs enfants, de démissionner de leur rôle éducatif et de charger injustement les équipes pédagogiques de rattraper «l'irratrappable». Il va sans dire que lorsque l'on est porteur de pareille représentation ou méconnaissance, la rencontre avec les parents de milieu populaire est à haut risque, la construction du lien d'attachement est plus qu'hypothétique. L'institutrice a visiblement réussi à tisser cette alliance sacrée avec les familles des enfants. Le partage des fêtes de part et d'autre, la prise en compte de drames familiaux qui interfèrent dans la scolarité des enfants sont authentiques. On perçoit que Brigitte est ancrée dans le quartier bien au-delà du simple fait d'y enseigner. Sa pratique de proximité avec les familles fait écho aux témoignages d'autres enseignants⁴ pour qui le fait d'habiter dans un quartier populaire permet de déconstruire les préjugés échafaudés lorsqu'on habite des univers séparés. Habiter le même quartier ou des quartiers semblables modifie considérablement les relations aux parents et aux élèves et permet de créer des liens authentiques bienveillants et consistants. Il est évident que face à un public d'adultes en formation, l'alliance se joue davantage avec l'étudiant qu'avec sa famille. Il demeure que de le connaître dans sa globalité, au-delà de son statut d'étudiant, est un atout de consolidation du lien et de l'accrochage.

CE QUI NOUS SÉPARE...

L'eau et le feu, Barahm et Mohamed Ali, deux élèves que tout ou presque oppose. L'un est tout en introversion et excelle dans l'expression écrite, l'autre est malin comme un singe et tout en agilité. Pas facile que la pulsion et la norme de l'un n'écrasent l'espace et la différence de l'autre. Il est certes du rôle de l'institutrice de soutenir l'apprentissage du «respect», de la «civilisation» et de la «moralisation». Quel mot choisir pour décrire le passage de l'état pulsionnel à celui de la socialisation? Quelle est la pertinence des recadrages et d'une pseudo médiation face à la classe? Dans cette régulation du conflit, elle quitte la posture de l'interrogation et du recadrage pour adopter des positions de «mère morale» et de «sauveuse». Dans le même ordre d'idée, la remise des bulletins devant toute la classe couplée de commentaires qui encensent les uns et répriment les autres me laisse dubitative. Le sociologue américain Erving Goffman attire notre attention sur l'importance de ne jamais faire perdre la face d'un sujet devant un groupe. Dans une classe, comme au théâtre, certaines interactions ont lieu devant le public tandis que d'autres doivent se produire en «coulisse». Dans ma représentation, l'évaluation, positive ou négative, de la performance scolaire et comportementale est liée aux interactions qui doivent avoir lieu en aparté. Rien d'étonnant à ce que Mohamed Ali ait envie d'en découdre avec Barahm que l'institutrice met en avant. Les séquences pédagogiques sur l'accord du déterminant et les calculs des aires sont à l'inverse de la pédagogie du projet, des moments de visible ennui et de découragement tant pour la prof que pour les élèves. On y voit alors des enfants couchés sur les bancs, jouant avec leur rapporteur, leurs jambes s'impatient-

tant sous les bureaux. Et du coup, on tombe vite dans la culpabilisation des élèves qui révèlent l'échec des choix pédagogiques. De quoi être conforté dans l'idée de laisser définitivement tomber l'approche transmissive au profit de pédagogie interactive.

Une autre scène m'a laissée les bras ballants. L'institutrice de morale montre à son unique élève le livre du *Petit Prince*: «Tu connais?» lui demande-t-elle. «Oui» répond-il; «C'est l'histoire d'une petite fille et d'un vieux monsieur...». L'institutrice réagit: «Non, ce n'est pas une petite fille, c'est un garçon!». Le spectateur comprend la méprise: l'une parle du texte de Saint-Exupéry, l'autre du film de Mark Osborne. À l'évidence, nous sommes tous susceptibles de faire des erreurs d'interprétation, de croire que l'on se comprend alors qu'en réalité, chacun parle de choses différentes. Ce qui est interpellant dans cette scène, c'est de constater que la représentation de l'élève n'est convoquée que pour la forme, l'institutrice ne la creuse pas et émet tout de suite un jugement d'erreur à l'égard de ce qu'il connaît. On peut comprendre que la fois suivante, il se méfiera de livrer spontanément sa représentation avec cette fois le risque qu'on lui reproche de ne pas être suffisamment participatif.

Le film se clôture avec les enfants qui traversent la cité à vélo, emmenés par une des filles. Cette scène m'a reconnectée au film *Wadjda*, où on y voit, en Arabie saoudite, une petite fille qui rêve d'avoir un vélo, pourtant réservé aux seuls garçons. Autres pays, autres rapports entre les genres. ■

SORTIE NATIONALE: 22 MARS

BANDE ANNONCE:

WWW.YOUTUBE.COM/WATCH?V=G0G9MNOV_Jk

POUR INFO: WWW.ENFANTSDUHASARD.COM

1. Le «Hasard» est le nom du charbonnage qui jouxte l'école.
2. Cheratte est une ancienne cité minière de la région liégeoise.
3. Edgar MORIN, *La voie: pour l'avenir de l'humanité*, Paris, Fayard, 2011.
4. Régis FELIX et onze enseignants d'ATD Quart Monde, *Tous peuvent réussir*, Paris, Chronique Sociale, 2013.